

Après trois ans de guerre, les **morts** de Khartoum sont privés de cimetières



Cette guerre oubliée est entrée cette semaine dans sa quatrième année. Elle a ravagé la capitale du Soudan, au point de faire déborder les cimetières et priver les morts d'un nom. Des tas de terre, le long des routes, sont autant de sépultures.

la Repubblica

REPORTAGE
FABIO TONACCI

Sur le monticule de terre est plantée une pantoufle. C'est tout ce que l'on sait de l'être humain qui repose dessous. Enterré sans nom ni funérailles, au milieu d'un trottoir. Enterré comme une pierre d'achoppement. Un cadavre parmi tant d'autres, l'un des milliers retrouvés dans les rues pendant et après le siège de Khartoum, recouvert en hâte pour le soustraire à la faim des chiens errants.

A quelques mètres de là, les chauffeurs de tuk-tuk à trois roues attendent les clients, des charrettes tirées par des ânes passent, les passants contournent sans même plus se retourner : le tas de terre fait désormais partie du décor urbain, accepté, normalisé, comme le feu de signalisation brisé qui, plus loin, pend au-dessus de la rue, comme les impacts de balles sur les immeubles. Nom, prénom, date de naissance et date de décès : une seule pierre tombale, la pantoufle.

Le regard se lève sur la ville dévastée. Les tumulus anonymes se multiplient : dix, cent, davantage encore. Des morceaux de plastique ramassés dans les ordures servent de marqueurs funéraires et surgissent partout : le long du che-

min piétonnier qui longe le cimetière Ahmad Sharfi, saturé par trois années de guerre civile, au pied des murs, aux carrefours, aux arrêts de bus, aux coins des taxis. L'un des monticules est plus petit que les autres : un enfant. Peut-être un *shamassa*, un « enfant du soleil », comme on appelle les orphelins de Khartoum qui vivent dans les ruelles en vendant des cigarettes, en mendiant, en volant – une main-d'œuvre pour les groupes armés.

Une tombe est signalée par un tube de fer qui évoque une fusée. À côté se trouve celle d'Ekhlas Mahmud, décédée à 50 ans le 20 janvier 2025. Elle a eu le privilège de mourir avec une identité et, à défaut d'une pierre tombale, simplement un écriteau manuscrit. « C'était ma mère », dit Omar Abdul Mahmud en se relevant. Pendant dix minutes, il a prié à genoux, la tête baissée, les

paumes tournées vers le soleil de midi qui assèche l'air et la gorge. Il fait 46 degrés. « Elle est morte chez elle d'une maladie », confie-t-il : « pendant les jours de guérilla, il était impossible de rejoindre l'hôpital. »

Il y a trois ans, une étincelle

Les jours de guérilla à Khartoum et dans les districts méridionaux d'Omdurman, la métropole jumelle sur la rive opposée du Nil, ont duré jusqu'en mars 2025 : l'armée nationale du général Abdel Fattah al-Burhan a mis 23 mois à chasser les paramilitaires commandés par l'autre homme en uniforme, Mohamed Hamdan Dagalo, alias Hemedti, « petit Mohamed », ancien chef de file des Janjawids accusés de nettoyage ethnique et de crimes contre l'humanité au Darfour.

Nous sommes dans le pays des deux

Nils, des huit frontières, des cinq cents tribus et des deux généraux. Ils s'étaient alliés pour prendre le contrôle de la révolution démocratique qui, en 2019, a renversé le dictateur Omar el-Bechir ; ils se sont divisés lorsqu'il s'est agi de déterminer qui deviendrait le nouveau maître du Soudan. À l'heure du déjeuner, le 15 avril 2023, les Forces de soutien rapide (FSR) de Dogolo, cantonnées dans un complexe sportif de Khartoum, ont été attaquées, et l'on ne sait toujours pas par qui. Ce fut l'étincelle qui a mis le feu aux poudres, entraînant le Soudan dans un nouveau conflit entre Soudanais : un contexte idéal pour les seigneurs de guerre et les trafiquants d'or.

La capitale, libérée mais non libre, est soumise à un régime militaire, comme le reste du territoire contrôlé par les Forces armées soudanaises (FAS). Le

Nous avons publié sur Facebook les photos des corps, des objets trouvés dans leurs poches. Grâce à cette méthode, nous avons identifié 200 corps

Ali Jabbay
Responsable du service des inconnus à l'hôpital Al Nao

”



Omar Abdul Mahmoud prie sur la tombe de sa mère au cimetière Ahmad Sharfi d'Omdurman. © FABIO BUCCIARELLI

Le camp de Mayo, le degré ultime



Le camp d'Angola à Mayo, dans la banlieue ouest de Khartoum, abrite environ 80.000 personnes déplacées internes en raison du conflit entre les Forces armées soudanaises et les Forces de soutien rapide. © FABIO BUCCIARELLI

Sur l'échelle de la détresse, les fantômes des ruines de Khartoum ne sont même pas au dernier degré. Le degré ultime se trouve au camp de Mayo, en périphérie : une étendue de tentes sur des kilomètres, divisée en deux zones, Angola et Mandela. Personne n'a jamais su exactement combien de déplacés elle abrite ; un agent chargé de la surveillance d'Angola avance le chiffre de 80.000. Ils arrivent aussi d'El Obeid, au Kordofan, à 411 kilomètres au sud de la capitale : l'épicentre de la pire catastrophe humanitaire au monde. A Mayo, l'organisation Emergency dispose d'un

centre pédiatrique où fonctionnent un service de santé sexuelle et reproductive ainsi qu'un programme de nutrition pour les enfants de moins de 5 ans. « Les maladies les plus fréquentes sont le paludisme grave et les infections respiratoires », explique Laura Ema, infirmière en chef. « Nous examinons septante enfants par jour. » Dehors, des groupes d'enfants courent, pieds nus, entre les excréments humains et les scorpions. Les femmes se plaignent de l'odeur. Sans toilettes, chaque recoin du camp sert de latrines. Et partout, de nouveau, des

monticules apparaissent : des centaines, et très peu de tombes marquées. Un autre cimetière d'anonymes. Ce sont des tombes musulmanes qui, ici seulement, côtoient quelques tombes chrétiennes, en briques, surmontées de croix. Les déplacés du camp ne s'attardent guère sur ces détails. Ils attendent surtout de savoir quand commenceront les travaux pour construire des structures d'accueil moins précaires. Ils patientent depuis un mois. Ils ont renouvelé leur demande. « *Bukra, inshallah* », leur a-t-on répondu. FA.TI

